

Piers Plowman ou l'ascèse de la sincérité

par

Guy BOURQUIN

Le poème de Piers Plowman, attribué à William Langland (1332 ?-1400 ?), existe en trois versions distinctes, nettement séparées dans le temps et respectivement désignées aujourd'hui par les lettres A, B et C. Le texte A comprend 2 572 vers. Le texte B inclut le texte A partiellement remanié et une suite d'environ 5 000 vers (au total 7 312 vers). Le texte C remanie le texte B sans en modifier sensiblement le volume. Le texte A fut vraisemblablement composé vers 1363-1365, le texte B vers 1377 et le texte C aux alentours de 1385.

L'œuvre est divisée en passus regroupés sous deux rubriques : 1. « Vision de William concernant Pierre le Laboureur » (Visio

Willielmi de Petro Plowman, *en abrégé la Visio*), 2. « *Vie de Bien-Faire, Mieux-Faire et Par-Faire selon Entendement et Raison* » (Vita de Dowel, Dobet & Dobest secundum Wit & Resum, *en abrégé la Vita*).

Les textes B et C subdivisent les passus de la Vita en trois parties intitulées respectivement : Vita de Dowel (B. VIII-XV), Vita de Dobet (B. XVI-XVIII), Vita de Dobest (B. XIX-XX). Cette tripartition est absente du texte A.

SOMMAIRE ANALYTIQUE DU POÈME

(d'après la Version B)

I. Vision de William concernant Pierre le Laboureur

Le poète voit en songe un « champ populeux » où se côtoient la plupart des professions (Prologue). Sainte Église s'avance et lui explique Vérité (Passus 1). L'ennemi de Vérité est Mensonge, auquel on cherche à donner en mariage Lady Mede (Dame Récompense), personnage ambigu que Conscience, sollicité à son tour, refuse d'épouser (Passus II-IV). Exhortée au repentir par Raison, la foule du champ populeux se met en quête de Vérité. Un laboureur, nommé Pierre, qui se dit serviteur de Vérité et en connaît le chemin, offre ses services (Passus V). Auparavant il doit labourer et préparer son champ : il met tout le monde au travail (B. VI). Vérité, apprenant le projet de Pierre, lui envoie une lettre d'indulgence dont un prêtre conteste la validité car seul y figure le précepte de bien-faire (*dowel*). Pierre, de colère, déchire le parchemin. Le poète dit sa conviction de la supériorité de *dowel* sur les indulgences papales (Passus VII).

II. Vie de Bien-Faire, Mieux-Faire et Par-Faire

1. VIE DE BIEN-FAIRE (Vita de Dowel)

Le Visionnaire part à la recherche de Dowel (et de Dobet, Dobest). Il interroge successivement deux frères mineurs, Pensée, Entendement, Dame Étude ¹, Savoir, Écriture. Ces figures, pour la plupart, reprochent au Visionnaire son arrogance et sa présomption, le préviennent des dangers du savoir stérile, et mettent en avant l'humilité et la charité (Passus VIII-X). *Fin de la Version A remaniée.*

Le Visionnaire, après quarante-cinq ans de vie mondaine, reprend avec Écriture les anciens débats : prédestination, miséricorde divine. L'accent est mis sur la recherche pragmatique du contenu des écritures : pauvreté, patience, miséricorde, charité (Passus XI-XII).

Le Visionnaire rencontre la noble et digne figure de Patience. Touché par ses propos sur la charité évangélique, il décide de se mettre à sa suite (Passus XIII). À Hawkyn, l'Homme Actif, qu'il rencontre en chemin, Patience enseigne longuement et avec une émouvante ferveur l'ascèse de la « patiente pauvreté », l'amour du renoncement évangélique. Hawkyn se repent (Passus XIV).

Un nouveau personnage, Anima, fait un vibrant éloge de la charité ², puis rappelle les lourdes responsabilités de l'Église, notamment à l'égard des païens (Passus XV).

2. VIE DE MIEUX-FAIRE (Vita de Dobet)

Anima compare la charité à un arbre nommé Patience, planté par Dieu dans le jardin du cœur de l'homme et placé sous la surveillance de Pierre le Laboureur et de son métayer Liberum Arbitrium. Soutenu par trois tuteurs (le Père, le Fils et le Saint Esprit), l'arbre produit le fruit de charité, que le démon convoite en permanence. Excédé des larcins du démon, Pierre (Liberum

Arbitrium dans C) saisit le deuxième tuteur et en frappe violemment le prédateur afin de lui reprendre les fruits dérobés. Ainsi s'incarne le Christ. Suit un bref historique des moments importants de sa vie terrestre.

Le poète se met en quête de Pierre le Laboureur. Chemin faisant, il rencontre Abraham (ou Foi), puis Moïse (ou Espérance), et enfin un Samaritain (la charité humaine et divine) qui, après avoir porté secours à un blessé, se hâte vers Jérusalem pour assister au tournoi du chevalier Christ contre le démon (Passus XVI-XVII).

Semblable à la fois au Samaritain et à Pierre le Laboureur, le Christ, revêtu des armes de ce dernier, s'apprête à jouter contre le démon pour lui reprendre « le fruit de Pierre le Laboureur ». Suit une rapide description des principaux épisodes de la passion et de la mort du Christ. Après un débat entre les quatre Filles de Dieu (Justice, Vérité, Miséricorde et Paix) aux portes de l'Enfer, le Christ s'avance pour libérer les âmes des Justes de l'Ancienne Alliance, prisonnières de Satan. Les quatre Filles de Dieu, précédemment en désaccord, se réconcilient dans la joie (Passus XVIII).

3. VIE DE PAR-FAIRE (Vita de Dobest)

Après sa résurrection, le Christ enseigne Dobest à ses apôtres et confère à Pierre le pouvoir de remettre les péchés à tous ceux qui auront rempli les conditions de son pardon : « Redde quod Debes. » Le Paraclet descend alors sur Pierre et ses compagnons, puis réunit les communes et nomme Pierre laboureur du champ universel de Vérité, procureur, prévôt et trésorier du domaine. Les communes sont invitées à construire une Grange (Unité ou Sainte Église), destinée à abriter la future moisson. La grange sera fortifiée pour résister aux assauts d'Antéchrist. Conscience en dirige la construction, en organise la protection, puis offre à ceux qui l'ont aidé un repas eucharistique soumis aux conditions du

pardon de Pierre (« Redde quod Debes »). Beaucoup refusent de participer (Passus XIX).

Harcelé par Antéchrist, Conscience, d'abord victorieux, est contraint de se réfugier, avec un petit nombre de ses fidèles, dans la Grange d'Unité. Orgueil, qui a reçu le renfort des Ordres religieux, donne l'assaut. La résistance est efficace. Cependant, Conscience ayant commis l'erreur d'admettre un frère dans la Grange, la combativité spirituelle des défenseurs d'Unité s'émousse. La Grange est investie. Rassemblant alors ce qui lui reste d'énergie, Conscience part en pèlerin à travers le monde à la recherche de Pierre le Laboureur, seul capable d'anéantir Orgueil (Passus XX).

QUE Le lecteur veuille bien prendre les morceaux qui vont lui être présentés non point comme des pièces d'anthologie repliées sur elles-mêmes, mais comme autant d'incitations à pénétrer plus avant dans un univers tout à la fois familier et insolite.

Rien de plus artificiel que d'abstraire d'une œuvre comme *Piers Plowman* des passages prétendus significatifs. *Piers Plowman* ne se livre qu'à celui qui le lit – le vit – dans sa totalité, dans sa verticalité, dans sa genèse complexe, dans les incessantes retouches qu'a subies son texte multiforme, dans son travail d'écriture plutôt que dans son achèvement, dans sa trajectoire plutôt que dans des instantanés.

Depuis toujours, le donné évangélique, qui est subversion pure, connaît le drame des édulcorations, des récupérations. *Piers Plowman*, n'est rien d'autre qu'une expérience – littéraire, littérale ? – de retour aux sources. Sources de la Vie au-delà des mots, des actes, des apparences, dans le renoncement à soi, dans la sincérité absolue.

De la sincérité *Piers Plowman* écrit les angoisses, les incertitudes, les tâtonnements, les mirages. Le mysticisme de *Piers Plowman* n'est pas d'effusion, ni de lyrisme, mais d'obsession lucide, de conscience aiguë de l'écart entre les paroles et les actes, entre mobiles avoués et mobiles secrets. Il consiste moins à révéler

un contenu doctrinal qu'à provoquer la *mise en œuvre* de ce qu'on sait déjà trop bien pour l'avoir trop entendu, trop répété.

La mise en œuvre se heurte aux résistances les plus tenaces. *Piers Plowman* est le poème de la duplicité humaine. L'homme nouveau est celui qui se fait *autre*, celui qui s'aliène. Il est ce qui reste quand on a tout arraché. L'homme ne devient effectivement UN que lorsque son arrachement est total et son altérité pure. Tel est Pierre Le Laboureur et, avec lui, Patience et le Samaritain, tous trois imitateurs du Christ. Tel n'est pas, malgré son bon vouloir, le Visionnaire, fréquemment mis en garde contre les illusions de la sainteté et les ruses de la bonne conscience.



De la sincérité procèdent les cinq composantes de la Vie divine : VÉRITÉ, ALTRUISME, PRAXIS, INFINI, LIBERTÉ. La Vie de Dieu est faite de leur interaction. Aucune de ces composantes n'est isolable. Chacune signifie, informe, intensifie et puissancialise les quatre autres.

Dès le premier passus, Sainte Église met la Vérité au centre de son propos. Vie de Dieu en la Trinité, vie terrestre du Christ, fidélité de l'homme à Dieu par l'imitation de la vie terrestre du Christ, fidélité de Dieu à l'homme par la présence de l'Esprit au monde, naissance, vie et présence de Dieu en l'homme régénéré, persévérance (fidélité) de l'homme régénéré, sont les aspects complémentaires d'une seule et même réalité mystique que la théologie johannique appelle Vérité et que la *Visio* reconstruit allusivement avec une insistante sobriété. Vérité réunit en lui Dieu, l'amour absolu, la recherche de Dieu par l'homme, l'étincelle de divin qu'enflamme l'altruisme pur, la libération de l'âme prisonnière du péché, la primauté des œuvres. Vérité est, dans la *Visio*, la formulation la plus dense des composantes de la Vie de Dieu.

La relève de Vérité est prise dans le dernier passus de la *Visio* par un vocable appelé à une grande fortune : Bien-Faire (Dowel).

Avatar de Vérité, Dowel surgit dans le contexte de l'indulgence que Vérité accorde à Pierre le Laboureur. L'octroi et le contenu de l'indulgence renvoient à la symbolique de la Rédemption dont Dowel (le *bona agere* du texte indulgentiel) est la composante humaine. Dowel, dans cette scène, capte toute l'énergie mystique accumulée dans les précédents passus. Il la redistribuera sur les passus suivants de la Version A (« Vita de Dowel ») et sur les Versions B et C. Tout se passe comme si, après avoir mis VÉRITÉ au centre d'une des configurations de la Vie de Dieu, et l'avoir plus étroitement lié aux composantes ALTRUISME et INFINI, le poète procédait maintenant à un nouvel arrangement de ces composantes autour de PRAXIS.

Issu de Vérité dans la scène du pardon, Dowel est mis, dès les premiers vers de la *Vita*, en relation étroite avec la charité et le libre-vouloir (ALTRUISME et LIBERTÉ). De plus, une manipulation du vocable soude physiquement les deux caractères PRAXIS et INFINI : un jeu sur l'axe du segment « -wel » de « dowel » produit le trilemme Dowel, Dobet, Dobest (Bien-Faire, Mieux-Faire, Par-Faire). Le segment « do » atteste la PRAXIS ; en « -wel », « -bet », « -best » s'inscrivent la VÉRITÉ et la courbe de l'INFINI.

Le trilemme agit d'entrée de jeu, puis à diverses reprises et à travers maints tâtonnements génétiques, comme schéma structurant. Il donne son titre et sa clé mystérieuse à la *Vita* tout entière tant dans B que dans A (« *Vita* de Dowel, Dobet and Dobest secundum Wit and Resun »). La *Vita* de la Version A et d'une partie de ses prolongements de la Version B en est la quête tout comme la *Visio* a été celle de Vérité. C'est sa signification concrète qui fait l'objet des interrogations sans cesse renouvelées du Visionnaire auprès de Pensée, Entendement, Dame Étude, Savoir, Écriture, etc., et des réponses de ces figures abstraites. Il n'est écriture plus réalisante de la vie spirituelle que l'errance textuelle de ce trilemme, sébile obstinément tendue par le Visionnaire, forme creuse en quête de plénitude mystique.

La nécessité du dépouillement total

Tout au long de la Version B les composantes de la Vie de Dieu ne cessent de se ré-écrire en figures allégoriques ou réelles : Patience, les Pères du désert, Pierre le Laboureur, Anima, l'Arbre de Charité, le Samaritain, le Christ victime et vainqueur de la mort, Conscience et Grâce. Autant d'approches à la fois totales et complémentaires de la sincérité absolue. Chaque figure est en elle-même une tentative de synthèse où se ramassent et s'unifient toujours davantage les composantes de la Vie de Dieu, où s'estompent progressivement les différences entre l'homme parfait et le Verbe incarné.

L'une – Pierre le Laboureur – de toutes la plus évanescence, et celle dont les autres ne sont cependant que l'émanation, a donné son nom à l'ensemble de l'œuvre. Ombre d'un mystère insondable, elle est comme la présence fugitive de Dieu au texte en gestation. « Ressuscitant » chaque fois sous des espèces nouvelles, Pierre condense toute la symbolique agricole de l'Évangile et de la patristique (labour, semence, germination, moisson qui lève, engrangement...). Comme la graine qui germe dans le sol labouré etensemencé, ainsi germe le Christ en l'homme qui s'est ouvert aux autres hommes. Serviteur de Vérité en B. V et B. VI, Pierre bénéficie en B. VII des faveurs de la grâce divine (octroi allégorique d'une mystérieuse indulgence) et sa charrue devient « de prière et de pénitence ». Il est simplement évoqué en B. XIII et B. XIV comme modèle de Patiente Pauvreté (renoncement absolu) et de Patiente Charité (la Praxis du pour-autrui comme découverte de Dieu), et une nouvelle fois en B. XV comme perfection de sincérité et dépositaire, à ce titre, du savoir de Dieu (« Petrus, id est Christus »). C'est sous la surveillance de Pierre le Laboureur que croît, en B. XVI, au jardin d'Anima, l'Arbre de Charité. C'est Pierre qui, de cet arbre, *envoie* sur terre le tuteur Christ pour reprendre au démon le fruit qu'il vient de lui ravir, puis devient l'instituteur du Christ durant sa vie terrestre. C'est à Pierre le Laboureur (en même temps qu'au Samaritain) que

ressemble le chevalier qui, le jour des Rameaux, entre dans Jérusalem pour jouter contre le démon et lui reprendre « le fruit de Pierre le Laboureur ». C'est revêtu des armes de Pierre que le Christ ensanglanté, au début de B. XIX, apparaît, au retour du combat, victorieux de la mort. C'est encore Pierre le Laboureur dont le Paraclet fait en B. XIX son « procureur et son bailli, son prévôt et son greffier » pour récolter et engranger dans le grenier d'Unité les mystiques prémices (« Redde quod debes ») du labour spirituel. C'est enfin à sa recherche que se met Conscience, au terme du poème, après la destruction de la Grange par l'armée d'Antéchrist.

Le « Redde quod debes » signifie l'union des hommes entre eux comme *préalable* absolu à l'union des hommes avec Dieu. Le corollaire obligé de ce préalable est le militantisme. Le Corps mystique, à l'instar du Corps christique, trouve sa plénitude non point dans le quietisme irénique mais dans l'épreuve constamment renouvelée et constamment surmontée. Apocalypse permanente, il se construit *contre* Antéchrist qui, en B. XX, déracine Vérité dans la moisson de Pierre et donne assaut à la Grange d'Unité. Les ennemis de Conscience sont Convoitise et Hypocrisie, formes sans cesse renaissantes du réintéressement à soi, de l'anti-Vérité. Retranché dans la Grange d'Unité en la seule compagnie des idiots et des fous, Conscience est harcelé par les sectateurs du pour-soi, conduits par les ordres religieux. Nulle part ne sont plus brutalement mis en évidence le rôle destructeur de l'hypocrisie et la nécessité du dépouillement total de soi.

Le dépouillement authentique est découverte de Dieu. Rien de plus ardu que l'accès de cette authenticité, seul garant de Vérité. C'est à partir de méditations sur la pauvreté absolue ou la débilité mentale, éparses dans divers passus, que se précise le sens mystique du renoncement. L'obstacle au non-soi absolu est la duplicité, la paresse, la satisfaction de soi. Or il est une catégorie de pauvres dont le dénuement matériel est dû à la défaillance de leur intelligence. Ménestrels du Ciel, bouffons de Dieu, les faibles d'esprit sont comparables aux apôtres Pierre et Paul, sont comme

eux l'instrument par lequel Dieu révèle des vérités supérieures. La débilité mentale favorise – ironiquement – la pureté du vouloir, la *puritas cordis* prônée par saint François. Si les idiots et les fous portent à leur insu témoignage de Dieu, c'est qu'ils se sont, par la force des choses, de par leur inconscience, désintéressés d'eux-mêmes. On ne pouvait signifier plus pathétiquement que la quête de la perfection passe par la victoire de chacun sur sa propre duplicité, qu'il suffit de sortir – authentiquement – de soi pour trouver Dieu.

Un ferment franciscain

L'authenticité ne se formule ni ne se démontre : elle actualise simplement les cinq composantes de la Vie de Dieu. Son sceau marque les grands imitateurs du Christ : les ascètes du Désert, les saints, et, à leur tête, saint François. Pierre le Laboureur est à la fois l'en deçà et l'au-delà de ces prestigieuses figures : toutes trouvent en lui leur germe, en lui toutes s'épanouissent. Hagiographique ou apocalyptique, un ferment franciscain travaille en profondeur l'allégorie de l'œuvre : pauvreté absolue, intransigeance, sincérité totale, mépris du savoir, stigmates de la passion (« *Franciscus... Christo totus con crucifixus* »), direction de l'Église rénovée du Troisième Age (selon le prophétisme oliviste), autant de traits avec lesquels le XIII^e siècle avait construit l'image idéalisée du Poverello. Pierre le Laboureur atteste successivement tous ces caractères : pauvreté du Laboureur, sincérité de l'ouvrier de Vérité, rigidité de celui qui, en B. VII, déchire le parchemin indulgenciel et rejette le savoir stérile du prêtre, acuité spirituelle (« Pierre le Laboureur voit plus profond »), armure humaine du Christ ensanglanté, Procureur du Paraclet.

Discrètement invoqué ou intensément présent, Pierre le Laboureur est le lieu où les Corps mystique et christique s'unifient. Pierre et le Christ se créent, s'enfantent réciproquement. Nul ne sait plus, dans les derniers passus de la

Version B, où finit l'homme, où commence Dieu. Conçues comme pèlerinage de l'âme humaine à la recherche de Dieu, les allégories sont devenues pèlerinage de Dieu en quête de l'homme.

L'indistinction de l'humain et du divin s'accuse encore dans les remaniements que la Version C apporte aux passus B. XV-XVI. Mais elle a paradoxalement pour effet l'éviction de Pierre le Laboureur au profit de la figure de *Liberum Arbitrium*. Le libre-arbitre devient ainsi la faculté de l'âme qui domine toutes les autres. La possession par l'homme de la liberté est le seul bien que la créature déchue conserve en commun avec son Créateur. *Liberum Arbitrium* exprime aussi bien la libre volonté de l'homme que celle de Dieu. C'est dans le don de volonté, l'arrachement à soi, que la Version C met l'essence de la vérité. Là est la raison profonde de la substitution de *Liberum Arbitrium* à Pierre le Laboureur. Le sens de la vie chrétienne naît de la conjonction de la libre décision du Créateur et de la libre adhésion de la créature. Cette double LIBERTÉ fonde la *sincérité* exigible de quiconque choisit la VÉRITÉ. Plus encore que les états antérieurs du poème, la Version C est recherche de la vérité pure, située hors du savoir humain, dans l'altruisme authentique, le libre renoncement à la volonté propre, la persévérance, seuls garants de cette vérité profonde de l'être qu'est la sincérité.



De la duplicité à la sincérité : telle est l'ascèse de la mise en œuvre. La sincérité et le bon vouloir de l'homme ne peuvent qu'être agréables à Dieu, dans la mesure où ils correspondent à sa nature profonde, qui est d'être Vérité. L'évocation (à deux reprises dans la Version B) de la légende de l'empereur Trajan – païen sauvé de l'enfer, à la demande au pape Grégoire, pour sa parfaite sincérité – est le cas limite qui révèle, avec une admirable limpidité, le véritable fondement du comportement spirituel authentique : les mérites acquis et le progrès se mesurent moins à la vérité intrinsèque de la doctrine qui a reçu l'adhésion de l'âme

qu'à la *profondeur de sincérité* (donc de vérité) de l'*adhésion elle-même*. La parfaite sincérité est déjà découverte de Dieu, obéissance à Dieu, configuration avec Dieu.

Créature essentiellement complexe (c'est-à-dire imparfaite, impure), l'homme ne peut accéder à la *simplicité* mystique qu'en se faisant violence, qu'en se libérant de ce qui n'est pas déjà Dieu en lui, autrement dit – apparemment – de tout. Apparemment seulement. La complexité de l'homme est faite d'ACTUEL mensonger (omniprésent) et de VIRTUEL divin (enfoui, insoupçonné). La mise en œuvre mystique est un processus de simplification : extirper l'ACTUEL afin de libérer le VIRTUEL, qui est VÉRITÉ. Les morceaux que nous présentons ci-dessous, dans la diversité de leurs formulations, ne disent pas autre chose. La Vie de Dieu se conquiert sur l'anti-Vérité : la « récompense infinie » (issue du « date et dabitur vobis ») s'arrache à la gangue impure de Dame Récompense ; Vérité, à la fausse suffisance des œuvres ; Dowel, au parchemin indulgenciel ; la patiente pauvreté, à la duplicité monacale ; la percevance spirituelle, à la stérilité du savoir des clercs ; le « fruit » de Pierre le Laboureur, au démon ; le libre arbitre, à la volonté propre ; le Christ, à la mort ; le Corps mystique, à la dépravation universelle.

Extirper le MOI pour libérer l'AUTRE – cet AUTRE insaisissable qui structure l'âme par son appel.

Guy BOURQUIN
Université de Nancy-II

TEXTES

A. I. 12 sq. et B. I. 12 sq.

(Sainte Église explique au Visionnaire le sens de ce qu'il voit : la foule du « champ populeux » est la société contemporaine, qui s'adonne aux biens de ce monde et ignore Vérité. « Trésor le plus précieux au monde », Vérité est logée dans le cœur de tout homme. Chacun peut l'y découvrir par la pratique de la charité.)

« La tour de la montagne est la demeure de Vérité. Il désire que vous mettiez en œuvre les leçons de sa Parole. Car il est le père de Foi et vous a tous créés... Si tous les trésors sont mis à l'épreuve, Vérité l'emporte. J'en veux pour preuve le texte de *Deus Caritas*. Elle est joyau d'aussi grand prix que notre doux Seigneur. Celui qui sur ses lèvres a mis la vérité, la seule vérité, y conforme ses œuvres et ne veut de mal à personne, est, selon l'Évangile, un dieu sur la terre et dans les cieux, et semblable à notre Seigneur : ainsi parle saint Luc... Tous ceux qui œuvrent selon Mensonge s'en iront après leur mort habiter chez cet être malfaisant. Mais ceux qui mettent en œuvre les leçons de la sainte écriture et atteignent au terme de leur vie la perfection des œuvres peuvent être assurés que leur âme entrera en paradis où Vérité, qui siège en Trinité, les comblera d'honneurs. Ainsi encore une fois je vous le dis, au vu de ces deux textes, si tous les trésors sont mis à l'épreuve, Vérité l'emporte. Instruisez-en les ignorants, car les clercs le savent déjà : Vérité est trésor le plus parfait sur terre ».

« Cependant », répondis-je, « je n'ai sur Vérité nulle connaissance naturelle : apprenez-m'en davantage. Par quel moyen naît-il en moi, en quel lieu de mon corps ? »

« Imbécile », dit-elle, « pourquoi es-tu si obtus ? Il est dans ton cœur une connaissance naturelle qui te porte à aimer ton Seigneur au-dessus de toi-même, à préférer la mort plutôt que commettre un seul péché mortel. Tel est Vérité. Mets en pratique le

témoignage de sa parole : l'amour est le commandement le plus cher à notre Seigneur. Vérité dit que l'amour est thériaque³ céleste : quiconque en fait usage est guéri du péché. Tout ce que Dieu créa fut voulu par amour : Moïse fut instruit de le tenir pour la chose la plus chérissable, plus qu'une autre céleste, plante de paix aux vertus souveraines. Si lourd était son poids que le ciel ne le put retenir. Mais lorsque de la terre il se fut rassasié, eut puisé dans notre sol et sa chair et son sang, il devint plus léger que feuille de tilleul, plus effilé et plus perçant qu'une pointe d'aiguille : ni armure ni rempart ne lui purent résister... L'homme perçoit naturellement dans son cœur une vertu qu'y plaça le Créateur, notre Père céleste. Il jeta sur nous un regard d'amour et permit que son Fils s'immolât sans murmure pour nous racheter du péché. Il ne garda nul grief envers ceux qui lui infligèrent ces souffrances, mais de ses propres lèvres implora charitablement la miséricorde de Dieu pour ces gens qui le suppliciaient. Tu peux voir là un témoignage, en sa propre personne, à la fois de sa force et de sa douceur tout autant que de sa mansuétude envers ceux qui le crucifièrent et percèrent son cœur. Aussi je vous conseille à vous, les riches, de prendre les pauvres en compassion. Bien que vous ayez le pouvoir de les juger, usez-en avec charité, car l'aune avec laquelle vous jugez, à tort ou à raison, vous sera appliquée quand vous quitterez cette vie : *Eadem mensura qua mensi fueritis remecietur vobis*. Vous avez beau respecter la vérité dans vos paroles et dans vos gains, être aussi chastes que l'enfant pleurant aux fonts baptismaux, si vous n'aimez pas sincèrement ni ne donnez aux pauvres, partageant généreusement les biens dont Dieu vous a comblés, vos messes et vos matines ne vous valent guère plus de mérites qu'à la vieille Marion son pucelage qu'aucun homme ne désire. Car Jacques l'apôtre déclare en son épître que la foi sans les œuvres est dépourvue de forces, sans plus de vie qu'un clou de porte : la vie est dans les actes. Chasteté sans charité est bagnarde d'enfer, aussi inutile qu'une lampe qui n'a pas de lumière. Mains chapelains sont chastes mais n'ont pas la charité ; il n'en est pas de plus âpres lorsqu'ils sont promus, de moins

humains envers leurs proches et leurs frères chrétiens, remâchant leur chasteté, réclamant toujours plus. Cette chasteté sans charité est bagnarde d'enfer. Vous, les curés de paroisse, qui veillez à la pureté de votre corps, vous êtes emprisonnés dans la convoitise et ne pouvez vous en détacher tellement Avarice vous a l'un à l'autre soudés. Ceci n'est pas vérité de Trinité mais trahison d'enfer et vous incitez les laïcs à s'adonner à la seconde. Or il est écrit dans les saints évangiles : « *Date et dabitur vobis*, car tout vous vient de moi. » Là est la clé de l'amour qui libère ma grâce, réconfort des malheureux qu'accable le péché. Amour est médecin de vie, proche de notre Seigneur, chemin le plus direct pour accéder au Ciel. Encore une fois je vous le dis, au vu de tous ces textes : si tous les trésors sont mis à l'épreuve, Vérité l'emporte... »

A. VI. 26 sq. (= B.V.).

(Pierre le Laboureur, tenancier du hobereau Vérité, décrit le chemin qui conduit à son château.)

« Je le connais aussi intimement qu'un clerc connaît ses livres. Conscience et Raison m'ont conduit jusqu'à lui et m'ont fait jurer de le servir désormais sans faillir, de semer et de planter pour lui tant que j'aurai la force de travailler. Voici bien quarante ans que je lui suis fidèle ; je sème sa semence et soigne ses troupeaux, surveille sa moisson, l'enrange en sa demeure ; je bêche et je laboure et fais ce qu'il m'ordonne. Au-dedans comme au-dehors, je veille sur ses biens. De tous ses ouvriers, je suis celui qu'il préfère. Car sans m'enorgueillir, mes services le satisfont. Il me donne un juste salaire et parfois davantage. Les pauvres ne connaissent bailleur plus ponctuel : il ne manque pas chaque soir de rémunérer ses ouvriers. Il est doux comme agneau, affable en ses propos. Si vous voulez savoir où il demeure, je vous expliquerai comment on parvient jusqu'à lui... Vous devez tout d'abord traverser Humilité, tous tant que vous êtes, jusqu'à ce que vous

parveniez à Conscience : Christ sait alors que vous l'aimez au-dessus de vous-même et traitez votre prochain de la même manière que vous voudriez qu'il agisse envers vous. Longez ensuite le torrent Sois-Affable-en-Paroles jusqu'au gué de Honoretes-Père-et-Mère ; pénétrez dans son eau, purifiez-vous complètement, et vous n'en irez que plus légèrement le restant de vos jours. Vous verrez alors Ne-Jure-Pas-Sans-Raison et Ne-Prends-Pas-En-Vain-le-Nom-de-Dieu-Tout-Puissant. Alors tu t'approcheras d'une ferme, mais n'y pénètre pas, car elle a nom Ne-Convoite-Ni-les-Biens-Ni-l'épouse-Ni-le-Serviteur-De-Quiconque-Ni-ne-Lui-Fais-de-Tort. N'y brise nulle branche qui ne t'appartiendrait point. Deux souches se trouvent là, mais ne t'y attarde pas : elles se nomment Tu-ne-Voleras-Pas et Tu-ne-Tueras-Pas. Contourne-les, laisse-les sur ta gauche, et ne te retourne pas. Observe le jour du Seigneur du matin jusqu'au soir. Évite la colline Faux-Témoignage-Ne-Diras : elle est boisée de florins et autres pots-de-vin ; prends garde d'y cueillir la moindre fleur : il y va de ton âme. Tu verras ensuite Dis-la-Vérité-et-Mets-la-en-Pratique-Et-Ne-T'en-Écarte-Sous-Aucun-Prétexte. Tu atteindras alors un château aussi étincelant que le soleil. Les douves du Manoir sont de miséricorde. Les murs sont de sagesse pour maintenir Volonté propre à l'extérieur ; les créneaux, de chrétienté par quoi l'homme est sauvé, et les contreforts de Crois-en-Ceci-Ou-Tu-Ne-Seras-Pas-Sauvé. Les bâtiments, les salles et les chambres sont recouverts non de plomb mais d'amour et d'humilité, issus du même sein. La tour où réside Vérité est proche du soleil ; Vérité est au mieux avec l'astre du jour ; mort n'ose défier ses interdits. Grâce est le nom du portier, homme de bien dont le serviteur est Repentir que bien des gens connaissent... Demande à Repentir de supplier son Maître de rouvrir la barrière qu'une femme ferma lorsqu'Adam et Ève eurent absorbé le venin. Il en détient les clés et la targette, même si le roi dort. Et, si Grâce t'accorde d'entrer de cette manière, tu verras Vérité en personne siégeant dans ton cœur où il t'apprend à aimer et à observer ses lois. Mais méfie-toi de Malice, être abject, qui porte haine à celui

qui réside en ton cœur et incite Orgueil à faire ton éloge : tu es alors aveuglé par la trop bonne idée que tu te fais de toi, et chassé comme la rosée matinale, et la porte se referme, verrouillée solidement pour te tenir au dehors. Il peut passer cent ans avant que tu ne rentres. Ainsi la suffisance peut t'aliéner l'amour de Dieu que seule te rend la grâce et nulle autre qu'elle. Sept sœurs sont en permanence au service de Vérité, gardiennes des poternes du château : l'une a nom Abstinence, l'autre est Humilité ; Charité et Chasteté sont les principales servantes ; Patience et Paix secourent bien des gens ; Demoiselle Largesse en introduit bien plus. Quiconque est parent de ces sept sœurs, Dieu m'est témoin, reçoit l'accueil le plus merveilleux... Miséricorde est servante au château et a charge des autres. Elle est parente de tous les pécheurs, de même que son fils. Grâce à leur aide à tous deux, si tu mets ton espoir en eux, tu peux encore obtenir la grâce à condition de faire vite. »

A. III. 196 sq. (B. III).

(Dame Récompense, que Conscience vient d'accuser d'immoralité, tente de se justifier. Mais Conscience dénonce l'hypocrisie de ses arguments.)

(Dame Récompense parle). « Il sied à un roi qui a la charge d'un royaume de récompenser ceux qui le servent fidèlement, d'honorer de ses faveurs tous ses gens, étrangers y compris. L'octroi de récompenses le fait respecter et aimer. Les empereurs, les princes et tous les suzerains s'assurent par des récompenses les services des jeunes écuyers. Le pape et ses prélats acceptent les présents et récompensent en retour ceux qui font appliquer leurs lois. Les serviteurs, en échange des services rendus, reçoivent de leurs maîtres la récompense convenue. Les ménestrels, en retour de leurs divertissements, attendent eux aussi une récompense. Le roi demande à ses sujets des

compensations en échange de la paix qu'il fait régner. Les maîtres d'école instruisent leurs élèves moyennant récompense. Les prêtres qui prêchent aux gens la vertu reçoivent en guise de récompense argent de messe et pitance. Tout artisan réclame une récompense pour former des apprentis. Commerce et récompense vont nécessairement de pair. Nul homme, à ma connaissance, ne pourrait vivre sans récompense. »

« Non », dit Conscience au roi en s'agenouillant, « il y a, si vous permettez, Monseigneur, deux sortes de récompense. L'une est la joie céleste, que Dieu accorde à ceux qui font le bien pendant qu'ils sont sur terre. Le Psalmiste dit à ce propos : *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram...* Ne demandez pas de compensations, Monseigneur, à ceux qui vivent selon la vérité. Aimez-les, aidez-les pour l'amour de notre suzerain céleste. Dieu vous en récompensera en sa miséricorde. Il est une autre récompense, démesurée, que convoitent les grands de ce monde : ils accordent, moyennant redevance, leur appui à des gens méprisables. Il est dit à leur sujet à la fin d'un psaume : *In quorum manibus iniquitates sunt ; dextera eorum repleta est muneribus.* Celui qui accepte leurs cadeaux, Dieu m'est témoin, s'en repentira amèrement : voyez les Écritures. Prêtres et pasteurs assoiffés de plaisir, qui perçoivent redevance pour les messes qu'ils chantent, ne recevront rien d'autre que la récompense terrestre que leur accorde saint Matthieu : *Amen Amen receperunt mercedem suam.* Ce que les ouvriers et les serviteurs reçoivent de leurs maîtres n'est nullement récompense, mais salaire proportionné. Je ne vois pas non plus de récompense dans les échanges commerciaux, mais simple permutation : un sou contre un sou... »

A. III. 260 sq. (= B. III).

(Après avoir évoqué l'épisode biblique de Saül et des Amalécites, Conscience prédit le règne d'un futur David (la Raison) sur un royaume d'où Dame Récompense sera bannie.)

« Moi, Conscience, je sais de source souveraine que Raison régnera et gouvernera la terre. Certains subiront le sort même d'Agag : Samuel les occira et Saül sera condamné. David sera couronné et les soumettra tous, et un seul roi chrétien nous gouvernera tous. Plus jamais Mède ne régnera sur terre, mais amour, humilité et loyauté réunis. Et à tous ceux qui offenseront Vérité et se feront rétribuer contre sa volonté, Loyauté fera justice elle-même. Pour rendre ces services, les hommes de loi ne porteront plus cagoule de soie ni robe à riche fourrure. Mède comble de richesse les malfaiteurs au point que sa loi est souveraine et Loyauté est démunie. Dénaturesse est commandeur et Naturesse est exilée. Mais Raison viendra un jour, accompagnée de Conscience, et mettra la loi à son service tant il naîtra d'amour. »

A. VIII. 1 sq. (B. VII).

(Apprenant le projet de pèlerinage de Pierre le Laboureur, Vérité lui envoie une lettre d'indulgence.)

Vérité apprit la nouvelle et fit mander à Pierre de prendre son attelage et de cultiver son champ. Il lui acheta un pardon *a pena et a culpa* pour lui et pour ses héritiers à valoir pour l'éternité, et lui ordonna de rester chez lui et de cultiver ses terres. Tous ceux qui aident Pierre à labourer et à semer bénéficient aussi de ce pardon...

« Pierre », dit un prêtre, « laisse-moi lire ton pardon. Je t'en expliquerai chaque article et t'en donnerai le sens en anglais. » Et Pierre, à sa requête, de dérouler le parchemin. Debout, derrière eux, je pus lire la bulle. Elle tenait en deux lignes, en tout et pour tout. Le texte, placé sous le sigle de Vérité, en était : *Et qui bona egerunt ibunt in vitam eternam ; Qui vero mala in ignem eternum.* « Pardieu ! Pierre », dit le prêtre, « je ne vois là nul pardon, si ce n'est : agis bien et récolte le bien, et Dieu aura ton âme ; agis mal et récolte le mal et attends-toi alors à ce qu'après ta mort tu ailles en enfer. » Alors Pierre, de male rage, déchira le pardon en s'écriant : « *Si ambulavero in medio umbre mortis non timebo mala quoniam tu mecum es.* Je vais abandonner mes semailles et travailler moins âprement. À l'avenir je me préoccuperais moins de ma subsistance. De prière et de pénitence sera désormais ma charrue. Je renoncerai à ce qui fit ma joie, dussé-je manquer de tout. Le prophète mangea son pain dans la pénitence et dans les larmes, au dire du Psautier, et bien d'autres firent de même. Celui qui aime Dieu loyalement en accroît sa pitance d'autant : *Fuerunt mihi lacrimae mee panes die ac nocte.* Luc, de son côté, cite l'exemple des oiseaux qui ne se soucient point du plaisir de leur ventre : *Ne solliciti sitis*, dit-il dans l'Évangile. Les oiseaux du firmament, qui pourvoit à leurs besoins ? Lorsqu'il gèle à pierre fendre, il leur faut se nourrir. Ils n'ont pas de grenier, mais à tous Dieu donne la pâture. » – « Hé ! », dit le prêtre à Pierre, « pardieu, ce me semble, tu as des lettres. Qui t'a instruit dans les livres ? » – « L'abbesse Abstinence m'enseigna mon ABC. Puis est venu Conscience, qui m'a instruit davantage. » – « Si tu étais un prêtre, Pierre », dit-il, « tu pourrais prêcher à ta guise sur le thème : *Quoniam literaturam non cognovi.* » – « Vagabond ignare », s'écria Pierre, « tu pratiques peu la Bible. Tu n'as guère médité le proverbe de Salomon : *Ejice derisores et iurgia cum eis ne crescant.* » Le prêtre et Pierre se querellèrent encore et le bruit de leurs voix m'éveilla...

(Le poète, une fois éveillé, continue de méditer sur la morale de la scène :)

... Dowel surpasse les indulgences, les biennales, les triennales et les lettres épiscopales. Au jour du jugement, Dowel est reçu avec tous les honneurs : il éclipse tous les pardons de l'Église de saint Pierre. Certes le pape a le pouvoir d'accorder un pardon qui permet d'entrer en paradis en dispense de la peine due. C'est un article de notre foi, fondé sur l'Écriture : *Quodcumque ligaueris super terram*, etc. Aussi je crois sincèrement (le ciel me vienne en aide) que pardon, pénitences et prières sauvent les âmes, eussent-elles péché mortellement sept fois. Mais, à la vérité, plutôt que de miser sur ces triennales, mieux vaut pour l'âme, ce me semble, s'en remettre à Dowel. Écoutez mon conseil, ô riches de ce monde, qui comptez sur votre fortune pour vous faire dire des messes triennales ; n'ayez jamais l'outrecuidance de renier les dix commandements. Et vous, surtout, les puissants, vous les maires et les juges, qui détenez la richesse de ce monde et êtes réputés pour votre sagesse, et pouvez de ce fait vous offrir pardons et bulles papales, au jour terrible du Jugement, lorsque les morts ressusciteront et comparâtront devant le Christ pour rendre les comptes, la sentence du Tribunal reflétera la manière dont vous aurez vécu, respecté la loi divine, et ce que, jour après jour, auront été vos actes. Vous pourrez bien avoir un plein sac de pardons, des lettres de fraternité, appartenir à la confrérie des quatre Ordres, avoir double ou triple indulgence, si Dowel ne vous vient pas en aide, je ne donne pas un sou de tous vos certificats. Je conseille donc à tous les chrétiens de supplier Dieu et sa mère, la Vierge Marie, notre médiatrice, de nous prendre en pitié et de nous accorder la grâce d'accomplir, pendant cette vie, des œuvres telles que Dowel puisse, après notre mort, au jour du Jugement, témoigner que nous avons agi selon sa volonté.

A. IX. 14 (= B. VIII).

(Errant à la recherche de Dowel, le Visionnaire rencontre deux frères Mineurs. Ils lui rappellent la doctrine de la charité et du libre arbitre.)

« Mais », dirent ces deux maîtres, « (Dowel) habite parmi nous, et ce depuis toujours et, je l'espère, pour toujours. » – « Contra », m'écriai-je, comme aurait fait un clerc, et je me mis à arguer : « *Septies in die cadit iustus*. Sept fois, dit l'Écriture, pèche le juste ; et quiconque pèche, à coup sûr, fait le mal. Or bien-faire et mal-faire ne peuvent cohabiter. *Ergo* Dowel n'est pas toujours parmi vous, mes Frères. Il est parfois ailleurs pour instruire les laïcs. » – « Je vais t'expliquer, mon fils », dit alors le Frère, « comment on peut dire du juste qu'il pèche sept fois par jour. Une parabole éclairera mon propos. Mets un homme dans une barque, au milieu d'une vaste étendue d'eau. Le vent, les vagues et les mouvements de la barque le font maintes fois trébucher et retrouver son aplomb. Il a beau se raidir, la barque le déséquilibre. Et pourtant il ne périt pas, et c'est tout naturel. Car s'il ne se levait pas pour saisir le gouvernail, le vent et les vagues retourneraient la barque. L'insouciance de cet homme lui coûterait la vie. Ainsi en va-t-il de tout le genre humain. La mer signifie le monde, qui s'enfle et qui retombe. Les biens de ce monde en sont les vagues immenses : ils se déchaînent comme les vents et les flots. La barque signifie le corps, si fragile de nature que, sous les coups du diable, de la chair et du monde mensonger, le juste pèche sept fois par jour. Mais il ne commet pas mortel péché, car il est secouru par Dowel, autrement dit le Champion Vérité, principal refuge contre le péché : il te donne la force de résister et gouverne ton âme. Ainsi, même si ton corps penche de côté comme la barque dans l'eau, ton âme reste indemne à moins que tu ne décides de suivre les désirs de la chair et du diable, de commettre un péché

mortel et te noyer ainsi. Dieu te laissera mourir, car tu es seul maître de toi-même. »

B. X. 5 sq.

(Entendement, qui expliquait au Visionnaire le sens de Dowel, Dobet, Dobest, est brusquement interrompu par son épouse Dame Étude. Cette dernière déplore l'hypocrisie des faux théologiens, le déclin de la charité, l'ascension de l'orgueil. Seul est louable un savoir fondé sur la charité.)

« Quelle sottise », s'écria-t-elle, « que de parler sagesse à des flatteurs et à des idiots dépourvus d'esprit », et elle le couvrit d'invectives en le sommant de se taire : « Vouloir enseigner la vérité à des lourdauds ! » Elle poursuivit : « Ne jette pas tes perles à des pourceaux qui ont des baies sauvages en abondance. Ils ne feront que baver dessus. Ils préfèrent les eaux grasses à toutes les pierres précieuses qui croissent en paradis. J'en veux à ceux qui démontrent par leurs actes que la puissance, les terres, les richesses, les revenus et les loisirs à volonté leur sont plus agréables que toutes les maximes de Salomon. Sagesse et intelligence de nos jours ne valent plus un liard, sauf lorsqu'on les a cardées de convoitise comme un drapier carde sa laine. Il suffit de savoir nouer des intrigues, fomenter des complots, rendre la justice au mépris de la vérité, pour être appelé partout en consultation. De tels conseillers détournent les grands du droit chemin et dénaturent la vérité. Job affirme, dans les Livres de la Patience, que les impies possèdent les biens de ce monde et que ceux qui se sont mis en marge de la loi divine sont les maîtres partout : *Quare impii vivunt ? bene est omnibus qui prevaricantur et inique agunt ?* De même, le Psalmiste s'écrie : *Ecce ipsi peccatores habundantes in seculo obtinuerunt divicias.* Ce qui signifie : Voyez la puissance de ces misérables : ceux à qui Dieu donne le plus sont ceux-là même qui donnent le moins, et les plus

fortunés sont les plus durs envers les humbles : *Que perfecisti destruxerunt ; justus autem*, etc. Leur argent rémunère volontiers la paillardise des conteurs, des bouffons, des jongleurs et des chanteurs, mais celui qui n'a pour répertoire que les textes sacrés, et qui sait narrer l'histoire de Tobie et des douze apôtres, prêcher sur les souffrances que Pilate infligea à Jésus (modèle de douceur que les Juifs torturèrent) est tenu en piètre estime pour son enseignement et ne s'attire, Dieu m'est témoin, ni sympathie ni louanges... Et quand on se met à parler du Christ, entre clercs et laïcs, dans l'euphorie d'un banquet, une fois que les ménestrels se sont tus, chacun y va de son couplet sur la Trinité (pourquoi une des trois Personnes fut-elle livrée à la mort par les deux autres ?) : on avance des arguments éculés, on se réfère à l'autorité de saint Bernard, et les hypothèses gratuites tiennent lieu de démonstration. Voyez-les à la table d'honneur, la panse bien remplie, salivant leur savoir théologique, mordant dans Dieu à belles dents. Et, pendant ce temps, quelque pauvre hère peut toujours gémir et supplier à leur porte, affamé, assoiffé et transi, il n'est personne pour le prier d'entrer et soulager ses souffrances, mais on le chasse à grands cris comme un chien. Il aime bien peu le Seigneur qui lui a procuré tout ce confort celui qui le partage de cette façon avec le pauvre nécessiteux. Si les humbles n'étaient pas plus secourables que les riches, les mendiants iraient tous se coucher sans pitance. Du nom de Dieu la gorge de ces maîtres illustres est pleine, mais sa miséricorde et ses œuvres habitent chez les humbles. Le Psalmiste dit : *Ecce audivimus eum in effrata ; invenimus eum in campis silve*. Les clercs et leurs semblables parlent abondamment de Dieu et l'ont constamment à la bouche, les humbles, eux, l'ont dans leur cœur. »

B. XV. 149.

(Le poète rencontre Anima. Après un long développement sur la présomption des clercs et la corruption des hommes d'Église,

Anima célèbre la charité que Pierre le Laboureur est seul à pouvoir actualiser pleinement. La vraie charité est inséparable de la vie de patiente pauvreté.

Le passage ci-dessous, typique de la manière du poète, associe étroitement ferveur mystique et véhémence satirique.)

« Qu'est-ce que la charité ? », lui demandai-je. « Vertu d'enfance », répondit-il : « *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum celorum*. C'est un vouloir libre et généreux à l'opposé de l'inconscience et de la puérité. » – « Où trouver un ami au cœur si généreux ? » lui dis-je, « car moi, Guillaume le Long, j'ai vu bien des contrées, mais n'ai nulle part rencontré la parfaite charité. Certes on compatit au sort des mendiants et des miséreux. On accepte même de leur prêter de l'argent, mais à condition d'en être remboursé. Pour ce qui est de la charité que saint Paul a mise au-dessus de tout, celle qui est la plus agréable à notre Sauveur (*Non inflatur, non est ambiciosa, non querit que sua sunt...*), je n'ai jamais pour ma part, Dieu m'est témoin, vu quiconque renoncer à réclamer son dû ou à convoiter par moments le bien d'autrui en regrettant de ne pouvoir se l'approprier. Les clercs me disent que le Christ est partout, mais je ne l'ai jamais vu en personne, si ce n'est son image dans le miroir de mon âme : *Hic in enigmate, tunc facie ad faciem*. D'après ce qu'on m'en dit, il en va de même de la charité : elle déserte aussi bien les tournois des nobles que les échoppes des commerçants. »

« La charité », dit Anima, « ne marchande, ni ne conteste, ni ne récrimine. Elle se satisfait d'un sou autant que d'un louis, et prend le même plaisir à une robe de bure grise qu'à une tunique de tarse ou de pourpre éclatante. Charité est gaie avec ceux qui sont gais, rend le bien pour le mal : il aide et il aime toutes les créatures de Dieu. Il n'invective ni ne hait personne et n'a aucun goût pour la moquerie et la calomnie. Tout ce que les autres disent, il le tient pour vrai et l'accepte sans arrière-pensée, et il supporte patiemment tous les revers. Il ne convoite nulle richesse terrestre

mais seulement les joies du royaume éternel. » – « A-t-il des revenus, des ressources ou de riches amis ? » – « De revenus ou autres ressources il n'a cure, car il a un ami qui ne manque jamais de subvenir à ses besoins : *Fiat voluntas tua* vient toujours à son aide, et il soupe d'un morceau de *Spera in deo*. Il sait à merveille dessiner le Notre Père et le peindre d'Ave Maria. D'autres fois, il se rend en pèlerinage dans les prisons où de pauvres gens purgent leur peine. Même s'il ne leur offre pas de pain, il leur apporte bien plus douce pitance : il les aime comme le veut notre Seigneur et les reconforte. Et quand il est fatigué de ces travaux, il s'active dans une lavanderie pendant une bonne heure, se plonge dans son passé, en extirpe l'orgueil et tous ses effets, en fait un paquet, les serre fort, les frappe contre sa poitrine, les bat jusqu'à ce qu'ils soient redevenus propres, puis les tord longuement avec les gémissements du *Laboram in gemitu meo*, et les rince de larmes brûlantes en chantant entre deux sanglots : *Cor contritum et humiliatum deus non despicies.* »

« Comme je voudrais le connaître ! », m'écriai-je, « lui plus que quiconque. » – « Sans l'aide de Pierre le Laboureur », dit-il, « tu ne le verras jamais face à face. » – « Est-il connu des clercs qui dirigent Sainte Église ? » demandai-je. – « Les clercs n'ont d'autre moyen de le connaître », dit-il, « que par ses paroles et par ses actes. Mais Pierre le Laboureur voit plus profond ; il connaît les intentions et les mobiles secrets derrière les apparences : *Et vidit deus cogitaciones eorum*. Car il est des hommes pétris d'orgueil, qui parlent avec douceur et se montrent courtois en présence des bourgeois et des nobles, mais s'empportent contre les pauvres gens et se font lions envers ceux qui les critiquent. Il est des mendiants et des vagabonds, voués à la prière, qu'on croirait doux comme des agneaux et gens de sainte vie, mais la pauvreté qu'ils revêtent avec tant de facilité leur sert plus à obtenir leur nourriture qu'à faire pénitence ou à pratiquer la perfection. Ce n'est donc ni aux apparences, ni au savoir, que tu reconnaîtras la charité, ni non plus aux paroles ou aux œuvres, mais à la seule volonté. Et cela,

nul clerc, nulle créature terrestre ne le peut percevoir, si ce n'est Pierre le Laboureur, *Petrus id est Christus*. Car la charité ne réside ni chez les vagabonds ni chez les ermites errants, ni parmi les anachorètes quêteurs d'aumônes. Tous ces gens-là pratiquent l'imposture. À bas les imposteurs et leurs protecteurs ! Charité, lui, est champion de Dieu, parfait chevalier courtois, et de joyeuse humeur à la table du repas. L'amour qu'il porte en son cœur le rend loquace, sociable et communicatif, comme le veut le Christ : *Nolite fieri sicut hypocrite tristes*, etc. Je l'ai vu parfois vêtu de soie et d'autres fois de bure ; tantôt de gros drap gris, tantôt de fourrures ou d'armure dorée, et prêt à se défaire joyeusement de tout cela au profit des nécessiteux. Edmond et Édouard furent rois tous les deux et tenus pour saints ; la charité les accompagna toute leur vie. J'ai vu Charité psalmodier ou faire le sermon, chevaucher à l'aventure vêtu de haillons, mais je ne l'ai jamais vu quémander comme font les mendiants. Il préfère aller vêtu de robes riches, avec chape, tonsure et chrême. On le vit bien un jour sous le vêtement d'un frère, mais c'est il y a longtemps, au temps de saint François, et depuis on ne l'a plus guère rencontré chez ceux de cet Ordre. Il loue les riches qui mènent une vie irréprochable et il accepte leurs offrandes de vêtements : *Beatus est dives qui*, etc. Il se rend souvent dans les cours royales lorsque les conseillers y sont honnêtes, mais si convoitise est du conseil alors il s'abstient d'y entrer. À la cour il fréquente rarement les gens du commun à cause de leurs querelles, de leurs médisances, de leurs faux témoignages. On ne le rencontre guère non plus dans les cours ecclésiastiques plaidant devant le commissaire épiscopal, car là, si l'on n'offre pas de pots de vin, les procès traînent indéfiniment : les docteurs en droit canon, moyennant finance, font et défont les mariages, et délient sans vergogne ce que Conscience et le Christ ont uni étroitement. Il fut un temps où Charité fréquentait les archevêques et les évêques dans l'intérêt des indigents, et répartissait entre les pauvres le patrimoine du Christ. Mais aujourd'hui les clés du trésor sont entre les mains d'Avarice qui pourvoit d'abord ses proches, ses serviteurs et ses

exécuteurs, sans parler de ses bâtards. Oh ! je ne blâme personne : puisse seulement le Seigneur nous réformer tous et nous donner la grâce de suivre Charité. Quiconque rencontrerait Charité constaterait que ce genre de comportement lui répugne : il ne blâme ni n'invective, ne vante ni ne loue, ne condamne ni ne flatte, ni ne foudroie du regard. Il ne convoite ni ne réclame plus qu'il n'a : *In pace in idipsum dormiam*, etc. L'amour trempé dans la passion du Christ est sa seule nourriture. Il ne mendie ni ne sollicite ni n'emprunte. Il ne lèse personne et jamais ne médit. Pareille douceur devrait prévaloir parmi les chrétiens quand ils sont dans l'adversité. Qu'ils se pénètrent bien d'une chose : quoi qu'ils endurent, Dieu endure pour nous encore plus, pour que son exemple nous incite à l'imiter et à ne pas tirer vengeance de ceux qui causent du tort. Telle est la volonté de notre Père céleste. Car tout le monde sait bien que, si Dieu l'avait voulu, jamais Judas ni les Juifs ne l'auraient crucifié, ni n'auraient martyrisé et emprisonné les apôtres Pierre et Paul. Mais il voulut souffrir pour que nous l'imitions à notre tour, et il promit à ceux qui accepteraient de souffrir : *Patientes vincunt verbi gracia*.

Nombreux furent ceux qui l'imitèrent. Témoin la *Légende des Saints*, la vie de ces ascètes, les privations, le dénuement et les souffrances qu'ils endurent, la faim, la chaleur et toutes sortes de tribulations. Saint Antoine, saint Gilles et les autres saints ermites vécurent dans le désert au milieu des bêtes sauvages. Des moines et des frères mendiants séjournèrent en solitaires dans des grottes et des cavernes, sans presque se parler. Au dire de la *Légende*, Antoine, Gilles et les autres ermites furent nourris non par des lions ou des léopards, mais par les oiseaux du ciel. Seul Gilles appela une biche auprès de lui et se nourrit du lait de ce doux animal. Ce n'est pas tous les jours, mais seulement à intervalles éloignés, qu'il recourait à elle pour apaiser sa faim. Tous les jours à midi un oiseau apporta à saint Antoine le pain nécessaire à sa subsistance, et le jour où il eut un visiteur, Dieu les nourrit tous les deux. Paul *primus heremita* s'était fait une

clôture de mousse et de feuillage qui le cachait complètement aux regards : lui aussi fut nourri par les oiseaux pendant de nombreuses années ; il fonda ensuite l'ordre des frères augustinien, si l'on en croit ceux-ci. Saint Paul l'Apôtre, après ses prédications, tressait des paniers et satisfaisait, par le travail de ses mains, les exigences de son estomac. Saint Pierre et son compagnon, saint André, vivaient du produit de leur pêche : ils en vendaient une partie et faisaient griller le reste ; c'est ainsi qu'ils se nourrissaient. De même Marie Madeleine vécut de racines et du breuvage de la rosée, mais surtout de méditations et du souvenir de notre Seigneur. Il me faudrait plus d'une semaine pour nommer tous ceux qui vécurent ainsi pour l'amour de Dieu pendant de longues années. Les lions et les léopards qui parcouraient ces contrées, les ours, les sangliers et autres bêtes sauvages s'agenouillaient devant eux et les caressaient de leurs queues. S'ils avaient pu parler, ils les auraient nourris eux-mêmes à la place des oiseaux. Ils leur témoignaient, en effet, toute la courtoisie que possèdent les animaux : ils leur léchaient les mains, se couchaient devant eux lorsqu'ils passaient près d'eux. Si Dieu préféra cependant les approvisionner par l'intermédiaire d'oiseaux plutôt que de bêtes sauvages, c'est pour nous signifier qu'il revient aux doux de secourir les doux.

Ainsi les religieux ne devraient recevoir leur subsistance que des mains d'hommes vertueux ; seuls les hommes intègres devraient subvenir aux besoins des gens de sainte vie. Les nobles et leurs dames hésiteraient à commettre des actes coupables et à réclamer de leurs tenanciers plus qu'il n'est licite s'ils constataient que les frères refusent leurs aumônes et se voyaient prier par eux de restituer cet argent à ceux qu'ils en auraient dépossédés.

B. XI. 140 et B. XII. 283.

(L'empereur Trajan, parfait exemple du païen vertueux, est évoqué à deux reprises dans le poème. En B. XI. 140, il intervient en

personne, interrompant Dame Écriture. En B. XII. 283, il est cité par Imaginatif, au terme de son propos, comme exemple de la parfaite sincérité.)

(B. XI. 140 sq.).

« À bas les livres ! » s'écria tout à coup un ancien damné. « Moi, Trajan, fidèle chevalier, je prends un pape à témoin : j'étais mort, condamné en tant que païen aux tourments éternels. Tout clerc sait fort bien que si j'ai été arraché à l'enfer, la science ecclésiastique n'y est pour rien : je le dois à ma charité, à ma loyauté, à l'équité de mes sentences. Saint Grégoire l'avait bien compris, qui souhaita intensément le salut de mon âme à cause de la sincérité qu'il percevait dans mes œuvres. Ses larmes, la ferveur de son désir me valurent d'être gracié. Son vœu fut exaucé sans qu'il fût besoin de réciter des prières ; je fus donc sauvé, comme vous voyez, sans célébration d'offices. Ma charité, mon expérience de la vérité m'arrachèrent aux tourments de l'enfer là où les prières étaient impuissantes. »

Princes de ce monde, oyez le service que rendit Loyauté à un empereur romain qui, nous disent les clercs, n'était pas chrétien. Ce païen fut sauvé non point par les prières d'un pape, mais pour sa parfaite droiture, comme l'atteste saint Grégoire lui-même. Vous les puissants, qui exercez la justice, gardez cet exemple en mémoire : rappelez-vous la droiture de Trajan et agissez de même envers les autres. Voilà de quoi intriguer bien des gens. Quant à vous, les hommes d'Église, reportez-vous à la *Légende des Saints* qui vous relatera la chose plus amplement que je ne fais. Ainsi donc une charité sincère et une vie de vérité arrachèrent à l'enfer un adorateur d'idoles. Louée soit la vérité qui força les portes de l'enfer et libéra le païen du pouvoir de Satan là où le savoir des clercs ou les astuces légales s'avéraient impuissants. Charité et sincérité sont science fiable...

(B. XIII. 283 sq.)

« Trajan fut chevalier fidèle bien qu'il ne reçût jamais le baptême. Cependant la *Légende* nous dit qu'il est sauvé et que son âme est en paradis. Car il est un baptême par l'eau, un autre par le sang, mais aussi un troisième par le feu, lequel est la fermeté dans la foi : *Advenit ignis divinus non comburens sed illuminans*, etc. À celui dont la fidélité ne s'est jamais démentie, qui n'a jamais bafoué sa propre loi et en a mis en pratique les enseignements, convaincu qu'il n'en existe pas de meilleurs, mais prêt à s'amender aussitôt s'il découvrait le contraire – à celui qui meurt dans ces dispositions d'esprit, le Dieu de vérité ne peut pas refuser les faveurs de la vraie vérité. Que cette foi se fonde ou non sur la vraie vérité, la valeur en est grande, et la vérité qu'elle recèle est porteuse de récompense céleste, car : *Deus dicitur quasi dans eternam vitam suis, hoc est fidelibus ; Et alibi : si ambulavero in media umbre mortis...* Les gloses sur ce verset accordent la récompense divine à toute vérité... »

Guy BOURQUIN.
Université de Nancy-II.

Paru dans *La Vie spirituelle* en septembre-octobre 1977.

¹ Cf. dans *Extraits traduits*, ci-dessous, l'extrait B.X. 5 sq.

² Cf. ci-dessous, extrait B.XV. 149.

³ Antidote contre le venin de serpent.